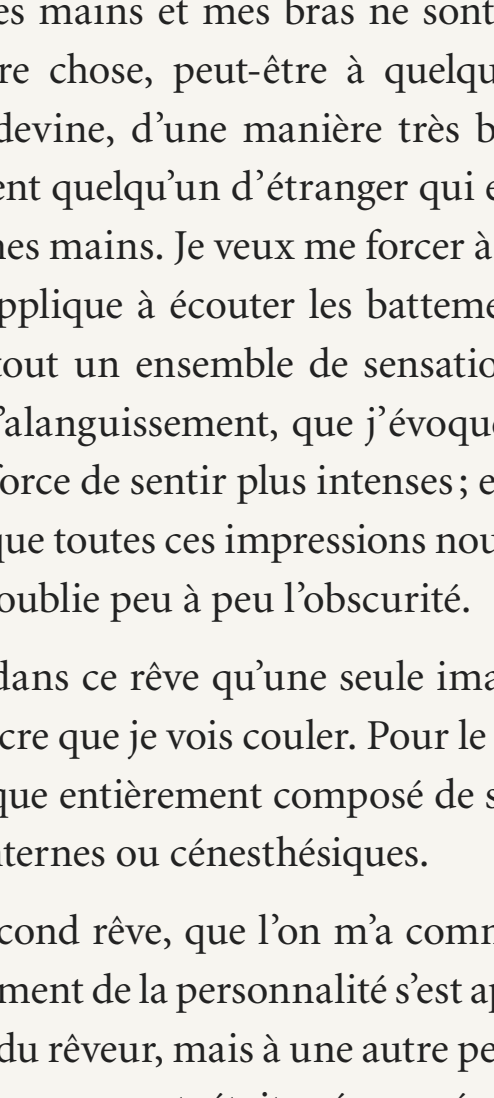


L'Imitation dans l'idée du moi



Vertiges
JEAN PAUL COLLETTE ÉDITEUR

Vincent van Gogh (1853-1890), *Autoportrait de l'automne* (1887), Musée d'Orsay, Paris, France.



Jean Paulhan (1884-1968) EN 1938. PHOTO D.R.

I

§ 1. Voici deux rêves où le dédoublement de la personnalité s'est produit et a présenté quelques caractères intéressants.

Premier rêve : Je dors depuis peu de temps et je rêve

que l'obscurité « coule » sur moi. Elle ne m'entoure

plus, mais elle me couvre et glisse contre mon corps.

C'est une sensation curieuse, qui m'envahit lentement.

Je n'y prête d'abord que peu d'attention : mais bientôt

elle me préoccupe et je cherche à l'oublier. Je vois

maintenant l'obscurité, très nettement, comme de

l'encre qui coule sur mes mains et sur mes bras. Je

songe, après quelques instants, que cela est tout à

fait étrange et que je dois rêver ; mais la sensation est

maintenant plus nette : et cette idée me vient peu à

peu que mes mains et mes bras ne sont plus à moi,

mais à autre chose, peut-être à quelqu'un d'autre.

Ensuite je devine, d'une manière très brusque, que

c'est vraiment quelqu'un d'étranger qui est en moi et

qui a pris mes mains. Je veux me forcer à oublier tout

cela, je m'applique à écouter les battements de mon

cœur ; j'ai tout un ensemble de sensations confuses

de repos, d'alanguissement, que j'évoque peu à peu,

que je m'efforce de sentir plus intenses ; et je sais, très

sûrement, que toutes ces impressions nouvelles sont à

moi. Puis j'oublie peu à peu l'obscurité.

Il n'y a eu dans ce rêve qu'une seule image visuelle :

celle de l'encre que je vois couler. Pour le reste, le rêve

paraît presque entièrement composé de sensations et

d'images internes ou cénesthésiques.

Voici un second rêve, que l'on m'a communiqué, où

le dédoublement de la personnalité s'est appliqué, non

pas au moi du rêveur, mais à une autre personne dont

le rêveur, à ce moment, était préoccupé.

« Je me suis promené dans la journée avec Ernest S. Je

tiens assez à lui, parce qu'il a un caractère ingénieux

et qu'il rend volontiers des services. Il y a pourtant

des jours, comme hier, où il m'exaspère, exprès, en

soutenant des théories politiques ridicules. C'est un

côté de son caractère qui est en lui très peu naturel

et qui me choque. Nous avons marché deux heures

environ, sur la route de Versailles. Puis, après avoir

assez discuté, et sans joie, nous nous sommes quittés.

« La nuit je rêve que je recommence, avec S., la même

promenade. Nous marchons l'un près de l'autre.

Nous ne parlons guère, et nous admirons de temps

en temps, par habitude, le pays ou le temps qu'il l'ait.

À un moment, S. me dit : « Qu'est-ce que tu as fait, ce

matin ? ». Et je devine, au ton de sa voix, qu'il va tout

à l'heure me parler de la politique. Puis, non, il n'en

parle pas. Nous marchons toujours silencieusement,

du même pas, et je sais gré à S. de m'avoir épargné ses

théories.

« La nuit est presque tombée. J'ai glissé contre un

caillou, je me retourne et je vois, sans surprise, S. à

trente pas derrière moi, en train de parler. Il s'occupe

de politique : cela se voit tout de suite à ses gestes, à

sa voix. Il marche en s'arrêtant de temps en temps

pour se retourner vers son interlocuteur, et, cet

interlocuteur, je ne le connais pas. D'ailleurs, cela

n'est guère intéressant. Le vrai S. est toujours à côté

de moi, toujours aussi silencieux. J'ai un grand plaisir

à penser que c'est bien lui, lui pour de bon qui marche

près de moi. Nous continuons, notre promenade.

J'entends, quelque temps encore, loin derrière moi,

la voix du faux S. qui discute et je plains l'ami qui

l'écoute. »

§ 2. Le premier rêve présente un cas à peu près

identique aux nombreux faits de dédoublements réels

qui ont été signalés. Dans presque tous, le malade se

croit devenu, en partie, un autre ; c'est-à-dire qu'il

croit toujours à l'existence de sa personnalité, mais

qu'il affirme l'existence d'une seconde personnalité

qui se mêle plus ou moins à la sienne. Et au sujet de

tous ces dédoublements qui paraissent dus en général

à une altération partielle de la cénesthésie, une

remarque générale doit s'imposer.

C'est que le malade ou le rêveur que l'on considère a,

en général et d'une manière très intense, au moment

même où il sent qu'une autre existence l'envahit,

l'idée de son moi à lui, de son « vrai moi ». Dans le

premier rêve, j'ai eu l'intuition subite, le sentiment de

ma personnalité, d'une manière plus profonde peut-

être que je ne l'avais jamais eue. Et parmi les malades

que l'on a observés, beaucoup aussi se plaignent de

la disparition progressive de leur moi, et découvrent

subitement qu'ils tenaient beaucoup à eux-mêmes.

Des sensations quelconques, qu'ils n'avaient encore

jamais remarquées, prennent tout à coup pour eux

une grande valeur, parce qu'elles leur semblent être

encore à eux, parce qu'ils y voient un symbole de leur

vie personnelle ; je n'avais jamais songé, avant mon

rêve, que les battements de mon cœur étaient bien

à moi et non pas à quelqu'un d'autre. Ainsi encore

un malade, dont les sensations inertes sont affaiblies,

sera heureux de ressentir une brûlure aussi vivement

qu'avant sa maladie : il se retrouvera tout entier dans

cette brûlure ; elle sera tout son moi. Pourtant, avant

qu'il tombe malade, cette brûlure n'était pour lui

qu'une sensation interne, comme tant d'autres, à

laquelle ne s'attachait aucune interprétation.

L'on ne peut guère tirer de tout cela qu'une remarque

assez simple : c'est que les sensations internes

habituelles ne semblent nous représenter vraiment

notre moi que lorsqu'elles sont combattues par

d'autres sensations nouvelles ou différentes. Je

ressens d'une manière vague et indifférente les

battements de mon cœur. Mais si certaines de mes

sensations, celles, par exemple, que je localise dans

l'estomac, la gorge ou les poumons, viennent à être

brusquement modifiées, dans leur nature profonde,

je me rattraperai, pour ainsi dire, en m'attachant aux

battements de mon cœur. Eux, au moins, seront bien

à moi.

§ 3. Nous affirmons notre personnalité, en général,

sur bien d'autres sujets que des sensations internes ;

et cela même est l'exception. Lorsque je parle de moi,

lorsque j'affirme, par exemple, que je suis tout de

même quelqu'un qui n'est pas comme les autres – en

quelque sens d'ailleurs, que l'on prend le mot – cela

veut dire, à l'ordinaire, que certains de mes sentiments,

certaines de mes idées sont quelque chose qui m'est

bien personnel, et ne se retrouverait guère ou pas

du tout chez d'autres que moi. Il ne s'agit plus ici de

battements de cœur ou de sensations cénesthésiques.

Mais, lors même qu'il s'agit de sentiments ou d'idées,

il peut se présenter encore, en nous, un dédoublement

de la personnalité. Nous pouvons croire ou savoir que

tel de nos sentiments ne nous appartient guère, que

telle idée que nous avons, nous est au fond étrangère.

Et le cas est ici le même que pour les sensations

internes. Seulement il arrivera à l'ordinaire que

le dédoublement ne nous paraîtra plus une chose

étrangère.

Le rêve de la promenade peut être rappelé ici. Sans

doute, il n'a pas présenté à proprement parler de

dédoublement du moi, mais il y a eu dédoublement

d'une autre personne que l'on considérerait comme

un « moi », et dans la mesure précisément où on la

considérerait ainsi. Que certaines idées, certaines

paroles de cette personne nous aient choqué, nous

aient paru contraires à son véritable caractère, à sa

nature profonde, cela a suffi pour que nous nous

représentions son vrai moi, son moi nouveau sans

ces idées et ces paroles ; mais avec ces idées et ces

mots, nous avons imaginé et construit une personne

étrangère.

C'est là un fait qui nous arrive constamment. Il se

produit, tout le temps, que nous connaissons, d'après

ce que nous dit telle ou telle personne, des théories,

des remarques ingénieuses que nous comprenons

et que pourtant nous n'attribuons pas à nous, mais

à la personne qui nous les a suggérées ; le fait peut

paraître banal, mais il faut l'examiner ici d'un point

de vue particulier et restreint. Si l'on est en temps

d'élections et que, dans mon quartier, se présente

un candidat radical, je connais, d'après ses affiches,

ses théories et ses opinions. J'imagine, je recrée en

moi un moi le système politique dont il est partisan.

Pourtant ce système ne m'apparaît pas comme étant

mien ; je le sais profondément différent de telle ou

telle de mes opinions et je le connais pourtant en

tant qu'il m'est étranger. Il arrive donc ici, comme

dans le rêve de la promenade, qu'avec des idées, des

raisonnements qui sont en moi, que je pense et que

pourtant je sais étrangers, je crée, j'imagine l'esprit

d'une autre personne à laquelle je m'oppose.

§ 4. Mais il faut aller plus loin : je ne me connais moi-

même comme une personnalité, comme ayant en

matière de politique, des idées qui ne sont à moi que

si je m'oppose précisément à cet adversaire politique.

Je suppose que j'ai sur l'État, sur le fonctionnement

des services publics, une théorie si simple, si

évidemment vraie qu'il me paraît impossible que

personne la conteste ou l'ignore. Cette théorie, je ne

dirai même pas qu'elle est à moi. Elle est trop évidente

pour cela et d'une évidence trop impersonnelle. C'est

une vérité sans intérêt. Mais si je connais un jour

qu'elle est combattue, si je vois, dans un journal, tel

argument qui vise à la renverser, je songerai alors

à affirmer que cette théorie est vraiment mienne,

qu'elle m'appartient, qu'elle est vraie – et cela d'autant

plus, sans doute, que je la croirai plus menacée.

Que deux et deux fassent quatre, c'est une vérité qui

me laisse indifférent, qui n'appartient pas plus à moi

qu'à mon voisin. Mais que la lutte des classes soit une

chose nécessaire et bonne, si je suis socialiste et que

les gens que je vois, avec qui je cause, soient royalistes

ou modérés, voilà une vérité que j'affirme, qui est

bien à moi en tant que je l'ai pensée, que j'ai réfléchi à

elle et que j'apporte le résultat de mes réflexions.

Il semble que nos croyances sont, pour nous, la

meilleure manière d'affirmer aux autres ou à nous-

mêmes, notre personnalité – et l'on remarquerait que

ces croyances portent, en général, sur des choses très

contestables et très contestées. Un homme religieux

peut considérer comme également vrais ces deux faits

que le soleil se lève et que Dieu existe. Cependant la

croyance en Dieu lui semblera être l'expression de

toute sa personnalité et le lever du soleil – parce que

personne ne songe à le contester – ne sera qu'une vérité

indifférente et incolore. « On n'est pas convaincu, dit

Rémy de Gourmont, dans ses *Épilogues*, que le

soleil se lève ou se couche. Il n'y a pas là, de toute

évidence, matière à des croyances admises. Mais

on est convaincu de l'évasion de Louis XVII ou des

débauches de Caprée. »

Ainsi, qu'il s'agisse de sentiments, d'idées, de sensa-

tions internes, notre moi a besoin sans doute pour se

poser, pour être connu de nous, qu'un élément étranger

nous heurte et nous choque. Peut-être voyons-nous

ici la raison pour laquelle c'est à propos d'idées ou

de sentiments que s'affirme en général, dans la vie de

tous les jours, la différence de ce qui est à nous et de

ce qui nous est étranger. Si pour imaginer notre moi,

nous devons, sur un certain point, parvenir à nous

représenter deux idées, deux sensations contraires,

opposées, il est évident que je connaîtrai bien plus

facilement un esprit, un mode de raisonnement

au mien, qu'une cénesthésie étrangère. Je sais que, sur

telle question, cette personne que je vois soutient une

théorie différente de la mienne, et je me représente,

au moins faiblement, cette théorie. Mais je ne puis

savoir – et je n'ai sur tout nul intérêt à savoir –

quelles sont les sensations confuses, profondes que

cette personne éprouve en digérant. Le cas où une

cénesthésie étrangère vient à être perçue de nous est

en général fourni seulement par les malades dont

certaines sensations se transforment – et nous avons

vu que toute une part de ces sensations, par réaction,

prenaient une couleur personnelle, devenaient, étant

contrariées, une image de notre moi.

II

§ 1. Il y a, dans de vieux contes, l'histoire d'un fils

de roi qui défend sa princesse avec beaucoup de

persévérance. Cette princesse, qui est méchante, a

blessé un chevreuil, et tous les animaux décident de

l'attaquer. C'est d'abord un canard qui arrive : il prend

soutien dans son bec la robe de la princesse et

cherche à l'entraîner dans la rivière ; mais le fils du roi

a tout vu ; il se change aussitôt en canard et, par ses

conseils habiles, persuade au canard ennemi de s'en

aller. Puis un lion cherche à manger la princesse, et

un perroquet veut lui crever les yeux ; mais le fils du

roi se change aussi en lion et en perroquet, et sauve la

princesse. Ensuite, il l'épouse.

Notre personnalité aussi, quand nous l'affirmons, a

une grande ressemblance, comme le fils du roi, avec

la personnalité étrangère à qui elle s'oppose. Et toutes

deux paraissent à ce moment être de même nature.

Dans le premier rêve, où l'élément nouveau, l'élément

étranger était une sensation cénesthésique, je n'ai pas

inviqué, pour représenter mon moi, telle ou telle

croyance, telle idée plus ou moins compliquée, mais

bien une sensation cénesthésique de nature identique,

sans doute, à la sensation qui m'avait surpris. Et

cette sensation, à ce moment, me révélait tout entier,

comme la nuit qui coulait représentait tout le non-

moi, tout l'inconnu. Je n'aurais même pu imaginer

que je fusse autre chose qu'un battement de cœur.

Voici le rêve de la promenade. Dans la journée, Ernest

attaquée, discutée par des hommes politiques. Je pourrai connaître les arguments qui lui sont opposés – et ces arguments s'appuyèrent sur des raisons d'intérêt général; ils feront appel à la sensibilité courante, à tel ou tel sentiment particulier.

C'est maintenant que ma conception va m'apparaître comme étant bien à moi. Peut-être je m'apercevrai pour la première fois que je tiens beaucoup à elle : je chercherai à la résumer en quelques phrases concises. J'invoquerai, pour la défendre, des arguments, et, pour mieux étayer ces arguments, je ferai appel, moi aussi, à l'intérêt général ou aux bons sentiments. Je l'opposerai ainsi à la théorie fausse et je l'opposerai comme étant vraiment à moi. Mais, en réalité, est-ce qu'elle n'a pas cessé, pour toute une part, de m'appartenir? Elle était auparavant diffuse dans mes sentiments et mes décisions : maintenant elle s'est condensée, resserrée dans un système – et, ce système, je l'ai construit à l'imitation exacte d'une théorie étrangère qui m'avait choqué dans mes sentiments les plus profonds. Il semble donc qu'ici je ne puis affirmer mes sentiments, mes idées à moi, et je ne puis même concevoir comme étant à moi ces sentiments et ces idées qu'en imitant, pour tout le reste, l'élément étranger qui, en les heurtant, leur a donné une sorte de vie nouvelle et artificielle. J'admets maintenant, avec mes « ennemis politiques », qu'il est bon, si l'on a une conviction, de la présenter sous une forme résumée et agréable, qu'il faut la défendre par certains arguments plutôt que par d'autres, enfin qu'il convient d'avoir, sur telle question, une opinion ferme et de chercher à la défendre. Je pourrai même emprunter à mes adversaires les phrases, et les mots dont ils se servent. Cela prend des formes naïves, parfois. On dit : « vous êtes un imbécile ». On répond : « vous en êtes un autre ».

Sans doute, nous ne pouvons guère affirmer une idée, un désir personnel, qu'en abandonnant, pour tout le reste, une attitude ou des sentiments qui étaient, peut-être, plus profondément nôtres. Ainsi les adversaires d'une société, souvent, portent en eux au maximum les qualités, les vertus qui ont permis à cette société de se fonder et de vivre. C'est un côté de l'originalité.

§ 3. V. est un petit bourgeois, d'une petite ville, qui croit que l'on ne doit point accorder aux ouvriers le repos du dimanche. Cela pour une raison très simple : la loi du repos, si elle était votée, ferait tort à son commerce. C'est là une raison égoïste. V. lui donnera, très sincèrement, une forme plus générale, plus désintéressée. Il affirmera que la loi du repos ferait tort aux ouvriers les plus actifs, et rendrait l'industrie française incapable de résister à la concurrence étrangère. Voici des arguments très communs qui, un peu développés, feront appel au patriotisme et à l'intérêt bien entendu des ouvriers.

D'avoir trouvé et utilisé ces arguments, V. sera plus fier que du fond même de sa théorie. Cette théorie est vraie, cela est bien évident. Mais ce qui a été le mérite de V. c'est de l'avoir présentée d'une manière si aimable. On lui en fait compliment, il dira volontiers : « Oui, ça c'est un bon argument, c'est bien trouvé. J'ai eu là une fameuse idée ». De sorte qu'il se fera gloire ainsi, non de sa théorie même, mais de cette idée dont il a su si bien tirer parti et qu'il partage avec ses adversaires, que l'intérêt des ouvriers est sacré, ou que l'industrie française est une chose à encourager.

Ce que V. regarde comme bien personnel dans sa théorie ce sont ainsi des sentiments, des opinions étrangères, dont il a su trouver l'emploi. Mais il ne s'agit ici encore que de sentiments personnels. Comment V. viendra-t-il à avoir l'idée de son moi, du moi qui soutient la théorie. L'on peut imaginer que V. se méfie un jour de la valeur de ses opinions : il sait maintenant qu'elles sont très attaquées et par ceux-là même qui auraient eu intérêt à les admettre. Par là il peut arriver à se demander : « mais enfin qu'est-ce que je suis, qu'est-ce que je vaudrais, moi qui soutiens cette opinion? que sont mes raisonnements : n'y a-t-il pas en eux une erreur d'où vient l'imperfection de ma doctrine? ». Il est donc nécessaire ici que V. se représente son moi, son esprit tout entier, pour le juger. Comment fera-t-il? Il changera les rôles. Il supposera par exemple qu'il est un simple lecteur, et qu'il lit un jour dans un journal – comme si elle étaient d'un autre – ses propres doctrines. Et il se demandera ce qu'il en pense. « Qu'est-ce que je dirais, moi, si on venait me soutenir que... »

V. imaginera encore qu'il est un ouvrier, partisan convaincu de la loi, et qu'un orateur, dans une réunion, vient combattre cette loi comme lui, V., la combattait avant. Maintenant, il écoutera les critiques avec ironie, il cherchera leurs points faibles.

Et dans tous les cas, pour connaître son moi, V. devra penser que ses sentiments, ses idées personnelles lui sont devenues étrangères, et sont exprimées par tel ou tel orateur qu'il connaît, qu'il a entendu un jour ou qu'il imagine. Ainsi sa doctrine même ne lui paraîtra bien personnelle que sous une forme d'imitation.

Il nous faut choisir un cas plus simple et plus général. Si V. va faire une conférence, pour la première fois, où il défendra sa théorie il peut être intimidé, préoccupé à la pensée de cette conférence. Il se demande quelle est l'impression qu'il va produire, comment on le jugera, si sa voix est assez nette et si ses gestes ne sont pas ridicules. Il veut savoir comment il est vraiment, quel est son moi : et pour cela il ne se demande pas quels sont les sentiments plus ou moins confus d'intimidation ou de hardiesse qu'il éprouve. Non, il se demande comment les autres le verront, comment sera son allure, ses traits, sa voix. Ainsi, pour se rendre compte de son moi, il imagine qu'il est un autre et qu'il se regarde du dehors. Il pourra se demander : « Comment me trouverais-je si je me rencontrais dans la rue? » C'est une question très délicate.

Ou bien encore V. se mettra devant sa glace et pensera qu'il voit un étranger. Ou bien encore il pariera et s'écouterait parler. Et dans l'idée du moi qu'il évoquera ainsi, sans doute il rappellera ses impressions, les sentiments qu'il a éprouvés, qui se sont traduits sur sa figure ou dans ses mots. Mais ces impressions, ces sentiments, il cherche maintenant à les connaître du dehors, il leur donne une forme et des traits imités de telle ou telle personne, il les habille d'un costume étranger. Et toutes les idées du moi que nous nous faisons ainsi veulent sans doute dire que nous sommes, quoi qu'il en semble, quelqu'un comme tous les autres.

§ 4. Ce que nous avons recherché jusqu'ici c'est surtout comment se formait une nouvelle idée du moi. Mais il est une idée de la personnalité que toutes les autres supposent logiquement, et qui est plus commune en ce sens qu'on la trouve dans les livres de philosophie. C'est cette idée très générale, très abstraite, rare sans doute dans la vie de tous les jours, que nous sommes une personne une et permanente, que nos sentiments et nos idées se rattachent, pour ainsi dire, à un centre unique dont elles dépendent.

Cette idée provient-elle aussi d'une imitation? Il faut remarquer que nous l'avons d'une manière bien plus nette s'il s'agit des autres que s'il s'agit de nous. Cette personne que je connais depuis son enfance, celle-là que je rencontre tous les jours dans la rue, je sais bien qu'elle n'a pas changé, qu'elle est restée la même, et que si je lui parle c'est bien à elle que je m'adresserai. Et c'est là une condition nécessaire des rapports que je puis avoir avec elle. Mais, moi, suis-je encore ce que j'étais il y a cinq ans, n'ai-je pas changé du tout au tout? Est-ce que mon passé ne m'est pas continuellement devenu étranger? Amiel écrit dans son journal : « Je sens fuir sans cesse, se renouveler, se modifier toutes les parcelles de mon être, toutes les gouttes de mon fleuve. » C'est une impression que l'on a bien rarement pour les autres. Au fond, il semble qu'ils demeurent beaucoup plus que nous.

Il faut faire une seconde remarque. Le devoir, pour nous, c'est ce que comportent, dans l'avenir, telles de nos tendances, tels de nos désirs, c'est l'élément réel qu'ils serviront à construire. Et l'on a pu montrer comment le devoir se ramenait, pour une grande part, à l'idée de l'attente : il est le moi projeté dans l'avenir, le moi prolongé. Or nous avons encore, à l'ordinaire, une idée bien plus nette, bien plus assurée de ce qu'est le devoir des autres que de notre devoir à nous.

Et la morale le reconnaît si bien qu'elle nous conseille volontiers d'agir comme si nous étions un autre, « Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. Demande-toi ce qui arriverait si tout le monde agissait comme toi. Agis comme tu voudrais que les autres agissent. » Ce qui revient à dire : imagine que tu n'es plus toi, mais que tu es quelqu'un d'autre; ainsi tu comprendras mieux ta nature et ton devoir.

Si je vois une personne pour la première fois, j'en garderai volontiers l'impression d'une individualité très nette. Je me souviendrai de certaines de ses attitudes. J'imaginerai certains traits de son caractère. J'aurai une idée très nette de son moi; mais si je la revois souvent, très souvent, si je vis davantage avec elle, si je partage ses émotions, elle me paraîtra de plus en plus confuse et mystérieuse, si elle est plus proche de moi. Et je me rendrai compte que les mots et les traits de caractère déjà fixés ne s'appliquent pas tout à fait à elle et qu'elle est autre chose encore qu'un moi.

§ 5. Ainsi même notre idée du moi la plus abstraite paraît être l'application à certains de nos sentiments, à certaines de nos idées, d'une forme étrangère, imitée des autres. Quelle peut être l'utilité d'une pareille idée?

Regardons quel est le procédé suivi dans une discussion. S'il s'agit d'une discussion sérieuse, si nous tenons vraiment à convaincre notre adversaire, à lui faire adopter nos idées, nous nous efforcerons de nous placer sur son terrain, de prendre la question au même point de vue que lui. Volontiers nous lui laisserons entendre que nos sentiments à tous deux et notre idée dominante sont, au fond, identiques. De bonne foi, nous pourrions arriver à croire que, seule une nuance imperceptible nous sépare. Peut-être l'idée du moi est-elle une concession pareille : en face d'un monde qui nous paraît méfiant et hostile, nous affirmons – et surtout nous nous affirmons à nous-mêmes – que l'on peut nous croire, que nous sommes pareils à celui-ci et à celui-là, que nous avons les mêmes désirs et les mêmes intérêts.

Un enfant court dans un salon et se heurte à un meuble. Il peut se ramasser sur lui-même, sauter et donner à son tour un grand coup au meuble : il lui a fait mal. C'est qu'il s'était fait un meuble, c'est-à-dire une chose capable de heurter et de blesser. Nous, nous sommes faits des hommes, peut-être, parce que nous vivons surtout avec des hommes.

Cela même n'est pas absolument nécessaire. Si notre idée ordinaire du moi nous vient surtout des rapports que nous avons avec les autres hommes, il est facile de voir que dans certaines conditions de vie et de pensée elle pourra s'effacer ou se transformer entièrement.

Amiel dit : « L'énergique subjectivité qui s'affirme avec foi en soi, qui ne craint pas d'être quelque chose de particulier, de défini, m'est étrangère. Je suis, quant à l'ordre intellectuel, essentiellement objectif; ma spécialité distinctive, c'est de pouvoir me mettre à tous les points de vue, c'est-à-dire de n'être enfermé dans aucune prison individuelle... Dans mon abandon volontaire à l'infini, à la généralité, mon moi particulier, comme une goutte d'eau dans une fournaise, s'évapore. Il ne se condense de nouveau qu'au retour du froid, après l'enthousiasme éteint et le sentiment de la réalité revenu...; abandon et reprise de soi, tel est le jeu de la vie intérieure. »

Amiel dit encore : « Sensitif, impressionnant comme je suis, le voisinage de la beauté, de la santé, de l'esprit exerce une puissante influence sur tout mon être, et réciproquement je m'affecte et m'infecte aussi aisément en présence de vies troublées et d'âmes malades... Quand je pense aux intuitions de toutes sortes que j'ai eues depuis mon enfance, il me semble que j'ai vécu bien des douzaines et presque des centaines de vies. Toute individualité caractérisée se moule idéalement en moi, ou plutôt me forme momentanément à son image et je n'ai qu'à me regarder vivre à ce moment pour comprendre cette nouvelle manière d'être de la nature humaine. C'est ainsi que j'ai été mathématicien, musicien, moine, érudit, enfant, mère. Dans ces états de sympathie universelle, j'ai même été animal et plante, tel animal donné, tel arbre présent.

« Cette faculté de métamorphose a stupéfié parfois mes amis, même les plus subtils. Elle tient sans doute à mon extrême facilité d'objectivation impersonnelle, qui produit à son tour la difficulté que j'éprouve à m'individualiser pour mon compte, à n'être qu'un homme particulier, ayant son numéro et son étiquette. Rentrer dans sa peau m'a toujours paru curieux, chose arbitraire et de convention. »

L'idée du moi, nous la voyons encore ici comme une limitation, une restriction pratique de notre vie mentale, dont elle exprime l'insuffisance. Primitivement un sentiment est un sentiment, une idée est une idée et rien de plus. Pour que l'idée ou le sentiment nous apparaissent nôtres, il faut qu'ils se heurtent à quelque chose d'étranger sur quoi ils se modèleront. L'idée du moi c'est un peu la chauve-souris de la fable de La Fontaine, mais une chauve-souris très sincère qui se prendrait pour un rat quand elle irait chez des rats, et pour un oiseau si elle tombait dans un nid.

L'Imitation dans l'idée du moi,

essai de Jean Paulhan (1884-1968),

est paru dans

la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*,

numéro 67, en 1907.

ISBN : 978-2-89668-909-5

© Vertiges éditeur 2019

— 0910 —